

MUSIQUES EN ACTION À ROYAN

Le Festival de Royan, pour son septième anniversaire, a suivi un exemple venu de haut en mettant à profit ce chiffre fatidique pour se reposer un peu sur d'abondants lauriers. En d'autres termes, sans apporter d'œuvres aussi marquantes que Nomos Gamma de Xenakis l'an dernier, par exemple, il a livré à un public assidu et nombreux un panorama de la bonne production musicale contemporaine.

Avant d'en venir à l'essentiel, libérons-nous de quelques irritations et déceptions. D'abord en déplorant l'absence d'une fraction tapageuse et enthousiaste du jeune public des années précédentes, et la lourde goujaterie en revanche dont a été victime le spectacle le plus nouveau et le plus courageux du Festival, celui de Jean-Marie Patte. Ensuite, non sans euphémisme, en nous étonnant d'avoir vu un orchestre refuser de rejouer une œuvre (celle de Méfano) que le public réclamait en bis. Un trop grand nombre de musiciens d'orchestre ne sont ainsi en France les agents de la création musicale qu'à leur corps défendant. Ils détestent en bloc tout ce qui sort de la routine et, forts d'une position sociale plus avantageuse que celle d'un professeur d'université, se permettent de dédaigner, voire d'insulter, pêle-mêle les compositeurs et le public. Celui-ci a été bien aise d'apprendre ainsi que, des musiciens et de lui-même, le plus sourd n'est pas toujours celui qu'on pense ! Un festival a l'avantage de rendre dérisoire la division en chapelles qui continue à donner à la vie musicale son allure un peu étriquée. On a entendu à Royan des œuvres dont les partis pris esthétiques sont assez largement indépendants des patronages qui assurent leur existence. C'est ainsi qu'on a envie de regrouper, en dépit de leurs écritures fort diverses, des œuvres également marquées par un goût et un métier affirmés, telles que celles de Marius Constant (Quatorze stations) et de Gilbert Amy (Cette étoile enseigne à s'incliner). La première œuvre est une vaste exposition de tous les instruments de percussion, jalonnant un long « calvaire » du soliste. En fait Sylvio Gualda a paru très à l'aise à travers ces quatorze stations et sa virtuosité exceptionnelle a bien servi celle de l'écriture. L'œuvre d'Amy marque une orientation nouvelle du compositeur. Les références picturales et poétiques qui l'accompagnent rompent avec le formalisme de ses titres précédents, et l'utilisation d'une bande électro-acoustique est nouvelle de sa part. L'œuvre est d'une sonorité séduisante, assez contemplative. L'emploi des sons électro-acoustiques y est par ailleurs plutôt timide et se limite à de longues trames de voix et de cuivres à peine manipulés. Sans quitter le critère du « goût », signalons que le mauvais était plus largement représenté que le bon. Parmi les falbalas abusifs, l'humour, les mises en scène embryonnaires ou le mélodrame cachent mal, bien souvent, une imagination déficiente. Les choses sont particulièrement graves lorsque, comme dans certain

concert anglais, on ne nous laisse le choix qu'entre le « numéro » racoleur et un très terne néo-médiévisme. Comme spectacle de cabaret, celui de Davies manque d'efficacité; comme musique, il manque surtout de cet amour du présent et de l'avenir sans lesquels la création risque d'être mort-née. Le retour du néo-classicisme est un phénomène sinistre dans la mesure où, comme il y a cinquante ans, il fait temporairement illusion et sert d'alibi à un public plus soucieux au fond de confort intellectuel que d'aventure. Si l'on tient l'influence de Stravinski pour responsable de la douloureuse solitude de Varèse, il faut s'inquiéter de voir tant de bons musiciens, tels Lukas Foss, après Berio et d'autres, s'engager dans cette voie nostalgique du néoclassicisme, qui n'a toujours été au mieux que celle de la facilité, au pis celle de la réaction, ou de la névrose. Certes il est bon de briser les frontières, y compris celles qui séparent la musique légère ou « pop » de l'autre, mais si la réconciliation se fait au niveau le plus bas, le plus simpliste, où est l'avantage? Les entreprises de play-Bach et autres ne profitent ni à Bach ni à la musique. Dans une œuvre de Michel Zbar, Xenia II, l'union du jazz et de l'écriture « savante » se faisait avec assez d'habileté et de discrétion, créant même par instants une sorte de fantastique surréel. Mais à côté de cela, que de sempiternelles Jocondes à moustaches, prises par certains comme le comble du bon ton!

Il y avait heureusement à Royan des propositions plus intéressantes. Par exemple l'œuvre de Cristobal Halffter, Anillos, dirigée par le compositeur lui-même, et qui a été la seule œuvre bissée du festival. Comme son titre l'indique, elle est composée de séquences en « boucles », c'est-à-dire indéfiniment rejouables, qui se superposent selon un plan lui-même partiellement cyclique. Ce procédé, inspiré à la fois des techniques électro-acoustiques et des musiques mobiles bien connues depuis Boulez, n'est pas l'essentiel de l'œuvre : il aurait pu donner la pire monotonie statique ; mais la sonorité de l'œuvre, dans l'une et l'autre version entendues, reste parfaitement équilibrée, sans cesse contrastée, et d'une brillante plénitude; c'est du très bel orchestre.

Un excellent concert d'orgue de Xavier Darasse a permis d'apprécier les trouvailles de sa propre pièce, Organum I, et celles de Luis de Pablo dans Modulos V, riche livre d'études d'une éloquence un peu trop abondante. Depuis la révolution de l'écriture d'orgue par Messiaen, il s'est donc passé quelque chose, comme en témoignent aussi les œuvres de Ligeti que Gert Zacher a fait connaître pendant ces dernières années. Le thème du festival, « Musiques en action », trouvait sa meilleure justification avec le film de Mauricio Kagel, Alleluia utilisant l'œuvre dont nous avons parlé ici même à propos de son édition sur disque. L'invention visuelle est largement à la hauteur de l'invention sonore, et dans un rapport toujours inattendu avec elle. Il faut dire que les moyens cinématographiques permettent bien plus de choses que la simple mise en scène

du concert, et que le talent très particulier de Kagel a trouvé là le vrai terrain où exceller, celui de la truculence grinçante.

Un mot pour finir sur *La Cérémonie* de Paul Méfano, œuvre intense, généreuse, flamboyante, pour orchestre et voix, qui a remporté un des succès majeurs du festival. Si, par la faute des conditions d'exécution, elle n'a pu éviter une certaine confusion, et si l'ampleur des moyens n'est pas tout à fait accordée à celle de la composition, qui paraît un peu inachevée, elle reste un bon exemple de ces deux dons nécessaires au compositeur : l'imagination et l'amour de la musique. C'est sur ce témoignage de vitalité que l'on pouvait quitter un festival sans surprises mais sans monotonie.

Nouvelle Revue Française n°211, juillet 1970, Paris, Gallimard, p.118-120

14 avril 1970